

# Rôle et méthode du 2e bureau

Autor(en): **Gauché**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **112 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343339>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

# REVUE MILITAIRE SUISSE

**Direction-Rédaction:** Colonel-brigadier Roger Masson

**Rédacteur-Adjoint:** Colonel EMG Georges Rapp

**Administration:** Lt-colonel Ernest Bütiger

**Editeurs et expédition:** Imprimeries Réunies S.A., av. de la Gare 33, 1000 Lausanne  
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. 10-5209)

**Annonces:** Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, 1000 Lausanne

---

**ABONNEMENT:** Suisse: 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—

Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

---

## Rôle et méthode du 2<sup>e</sup> Bureau

L'« Association suisse des officiers de renseignement », dont l'activité est digne d'éloges a diffusé, il y a quelque temps, auprès de ses membres le texte qui suit, extrait de l'intéressant ouvrage du général Gauché "*Le 2<sup>e</sup> bureau au travail*" (Amiot-Dupont, Paris). Chef du SR français de 1935 à 1940, l'auteur fait, dans ce premier chapitre, avec autorité et une parfaite clarté la synthèse de la mission si importante d'un service destiné à inspirer la décision du commandement.

Nous estimons que cet extrait est susceptible de retenir l'attention de tous nos lecteurs et de les inciter à parcourir le livre tout entier. Car, à quelque échelon qu'on l'envisage, l'activité et le rendement de l'information jouent un rôle déterminant dans l'issue d'un combat ou d'une bataille.

On aura sans doute l'occasion de revenir ici sur ce thème en l'adaptant aux conditions spéciales qu'a connues notre propre service de renseignements dans le cadre de la neutralité armée et parfois menacée de la guerre de 1939 à 1945.

(Réd.)

Le 2<sup>e</sup> Bureau est chargé en temps de paix de renseigner le commandement et le gouvernement sur les armées étrangères et singulièrement sur celles que la conjoncture politique désigne comme l'ennemi probable. Mais c'est en période de tension politique et surtout en période de guerre, lorsque l'ennemi probable devient l'ennemi déclaré, que l'activité du 2<sup>e</sup> Bureau atteint son plein développement en raison des conditions impératives d'espace et de temps qu'impose la conduite de la guerre.

De quoi s'agit-il alors? D'épargner au commandement une double surprise: la surprise technique et la surprise stratégique. Les préoccupations du commandement se présentent en effet sous ces deux aspects.

Le premier est d'ordre technique et se rapporte aux changements que l'ennemi peut apporter à l'organisation de ses forces, à ses procédés de combat, à son armement et à son matériel. Cet aspect des choses est, le plus souvent, indépendant du déroulement même des opérations et donne lieu à un effort de recherche régulier et continu dans le cadre d'un plan mûrement établi et valable pour une longue durée. Mais certaines préoccupations, comme la crainte de l'apparition d'un engin ou d'un matériel nouveau, peuvent présenter un caractère pressant, parfois même alarmant. Dans ce cas, le facteur temps intervient avec toute sa rigueur et rien ne doit être négligé afin de déceler dans le plus bref délai les projets de l'ennemi. L'efficacité de la parade en dépend.

Le second aspect concerne les préoccupations d'ordre stratégique. Le problème essentiel qui se pose alors au 2<sup>e</sup> Bureau est de circonscrire, dans tout l'espace stratégique, les possibilités de l'action de l'ennemi et d'obtenir ce résultat dans les délais fixés par le commandement. Contrairement aux précédentes, ces préoccupations ne présentent donc aucun caractère de permanence, et varient au contraire constamment en fonction des fluctuations de la bataille, des précisions successives obtenues sur l'ennemi et des décisions prises par le commandement dans la conduite de sa manœuvre.

La recherche des renseignements d'ordre stratégique entreprise par le 2<sup>e</sup> Bureau ne s'éparpille donc pas au hasard dans toutes les directions, mais s'exerce suivant un plan ou, plus exactement, une succession de plans adaptés aux diverses phases de l'opération; chacun de ces plans devant donner l'image fidèle des préoccupations du chef sur les diverses actions que l'ennemi peut tenter et qu'il est indispensable de connaître à temps pour aider au développement de la manœuvre et en diminuer les risques. Tout plan de renseigne-

ments doit donc fixer les délais dans lesquels ceux-ci doivent parvenir. Devant le problème du renseignement, le commandement a donc une action de direction essentielle à exercer dans le cadre de ce qu'il projette.

Il est bien entendu toutefois que le commandement ne saurait être à la remorque du renseignement et subordonner chacune de ses décisions à la connaissance parfaite de l'ennemi dans le sens désiré. Si les renseignements demandés n'arrivent pas dans les délais fixés, le chef passera outre, mais il aura à prendre certaines dispositions pour parer à l'imprévu.

Pour le chef du 2<sup>e</sup> Bureau, cette notion impérieuse de délai représente le plus lancinant des stimulants, en même temps qu'elle fixe un aspect particulièrement lourd de sa responsabilité.

\* \* \*

Du point de vue de la connaissance de l'ennemi et de ses intentions, l'étude des campagnes passées nous offre une source inépuisable d'enseignements. A la base des victoires napoléoniennes on trouve invariablement une connaissance parfaite et à point nommé de la manœuvre adverse. Par contre, un désastre total comme celui de Waterloo a pour cause première et dominante la carence complète du renseignement au détachement Grouchy. Si Napoléon fut sans égal dans cet art de peser et d'évaluer tous les éléments politiques, psychologiques et militaires d'une situation de guerre et d'en tirer toutes les hypothèses admissibles, c'est plus près de nous toutefois, pendant la grande guerre de 1914 à 1918, que l'organisation et le fonctionnement des 2<sup>e</sup> Bureaux à tous les échelons ont atteint un degré de perfection qui ne saurait être dépassé. Ce fait a été universellement reconnu par nos ennemis eux-mêmes.

N'est-ce pas le critique militaire allemand Gaedke qui, peu de temps après la fin de la première guerre mondiale, expliquait ainsi la débâcle allemande :

« Ce revirement des choses est dû, pour une bonne part, au service de renseignements particulièrement brillant de nos adversaires.

» Foch a été constamment et exactement renseigné sur le nombre des divisions allemandes en réserve, sur leur répartition, leur valeur combattive et même sur les intentions du commandement allemand...

» Par contre, les renseignements que possédait le commandement allemand sur l'adversaire étaient visiblement moins précis...

» Il n'est pas étonnant que Foch ait pu prendre ses dispositions avec plus de sûreté que le commandement allemand et ait eu ainsi plus de chances de succès. »

Etant donné son origine, ce jugement semble être étranger au souci de nous être agréable; il convient donc de le tenir pour sincère et conforme à la vérité historique.

De toute évidence, l'étude des campagnes passées, à la lueur de l'action du renseignement sur les décisions du chef, est indispensable à la formation des officiers de 2<sup>e</sup> Bureau. C'est pourquoi l'expérience sans égale laissée par la première guerre mondiale a été jalousement gardée et transmise de 1918 à 1939. Elle a permis de dégager une méthode de raisonnement et une discipline intellectuelle qui ne craignent pas l'épreuve du temps, puisque l'une et l'autre restent valables quels que soient les changements apportés aux procédés de combat, à l'armement et au matériel. Que l'ennemi soit doté de flèches ou de chars, le problème qui se pose est invariable dans son apparente simplicité: savoir ce que l'ennemi peut entreprendre dans l'espace et dans le temps. Les moyens d'investigation peuvent sans doute se perfectionner et la transmission des renseignements devenir de plus en plus rapide et sûre, il n'en demeure pas moins que le travail intellectuel reste le même à toutes les époques. Aussi bien, parmi les nombreux organes que compte l'Etat-Major, le 2<sup>e</sup> Bureau est-il un des rares qui peut rester fidèle à la tradition sans, pour autant, risquer de sombrer dans la plus stérile des routines.

Quelle est donc cette méthode? Elle procède de l'application rigoureuse d'un certain nombre de principes qu'il convient avant tout de mettre en lumière.

Tout d'abord, la connaissance de l'ennemi est une notion objective, concrète, basée uniquement sur la constatation de faits positifs, précis et recoupés. Celui qui travaille sur le renseignement ne doit jamais s'évader du contact des réalités et doit se méfier des divagations de l'intuition ou d'une imagination excessive.

Renseigner le chef, c'est « lui présenter en une synthèse unique, immédiatement exploitable, tous les renseignements reçus concernant l'ennemi et pouvant déterminer ou modifier sa décision ». L'établissement de cette synthèse a donc pour condition première la centralisation et l'étude de tous les renseignements par un même organe. Cet organe ne peut être que le 2<sup>e</sup> Bureau.

Cette nécessité a été trop souvent perdue de vue. Une source particulière de renseignements peut parfois être tentée, et il est humain de transmettre directement au commandement un renseignement isolé pour en garder tout le mérite. Je me suis toujours élevé contre ce procédé qui ne présente que des inconvénients dont le plus sérieux est de n'offrir au commandement qu'un aspect fragmentaire de la situation et, ce qui est plus grave, agrémenté de l'interprétation particulière, forcément subjective, d'un irresponsable. La centralisation des renseignements est une obligation sur laquelle repose toute étude coordonnée, raisonnée et interprétée. Certes, un grand chef a toujours le droit, personne ne le conteste, de recevoir et d'écouter qui bon lui semble; mais, quand il s'agit de renseignements, il ne doit pas oublier d'inviter son informateur, quel qu'il soit, à passer au 2<sup>e</sup> Bureau pour y reprendre son exposé.

A cette condition, le renseignement qui retrouve sa voie normale est le bienvenu, car il prend dans un travail d'ensemble sa vraie place avec la valeur et la portée qu'il convient de lui attribuer.

Enfin, on épargne ainsi au chef du 2<sup>e</sup> Bureau le petit ridicule d'être tardivement et fortuitement renseigné sur un fait important par une voie accidentelle et détournée.

D'autre part, le commandement a besoin de renseignements d'un ordre d'autant plus élevé et d'une portée d'autant plus lointaine qu'il est placé plus haut dans la hiérarchie. Un général de division a des soucis immédiats sur la situation des organes de feu et des réserves partielles de l'ennemi. Un général d'armée a déjà des préoccupations à longues échéances sur les mouvements lointains des grandes unités adverses.

En ce qui concerne le général en chef, échelon que nous envisageons ici, le travail du 2<sup>e</sup> Bureau embrasse la totalité de l'activité militaire adverse (commandement, organisation, armement, matériel, opérations); il s'étend même à l'activité politique et économique de l'ennemi dans la mesure où celle-ci peut exercer une influence sur la conduite générale de la guerre.

Enfin, la connaissance de l'ennemi « actuel » ne suffit pas. Ce qu'il importe de savoir en effet, ce n'est pas seulement ce que l'ennemi fait au moment où le commandement élabore son plan de manœuvre, mais surtout ce qu'il pourra entreprendre au moment où l'action sera engagée et ensuite pendant tout le cours de l'opération.

Après la campagne d'Ulm, Napoléon a expliqué la défaite des Autrichiens en ces termes: « Leurs plans étaient basés sur des rapports qui, même s'ils avaient été vrais au moment où ils les arrêtaient, cessaient de l'être le lendemain, c'est-à-dire lorsque ces plans devaient être exécutés. »

Cette nécessité de chercher à voir au-delà du moment présent dans le jeu de l'ennemi ne doit pas être laissée à l'inspiration plus ou moins fantaisiste de chacun; elle conduit au contraire à une méthode de raisonnement rigoureuse qui, très rapidement esquissée, est la suivante:

Dans une première phase, l'imagination garde tous ses droits: il s'agit en effet, en partant d'une situation aussi récente et aussi exacte que possible de l'ennemi, d'imaginer

les manœuvres que celui-ci peut entreprendre. Nous retenons ainsi un certain nombre d'hypothèses que nous appelons les « possibilités adverses ». Ces manœuvres possibles, le chef du 2<sup>e</sup> Bureau doit les envisager sans idée préconçue, et même de prime abord les retenir toutes s'il ne possède aucune indication lui permettant d'effectuer une première élimination.

Dans la seconde phase, au contraire, l'imagination peut devenir mauvaise conseillère; elle risque de nous conduire à ces idées préconçues et nous inciter ainsi à conférer à l'inexistant le caractère de la réalité. Il s'agit dès lors, uniquement, de nous livrer à un travail d'une patiente objectivité, basé sur la recherche de renseignements positifs, contrôlés et recoupés, qui permettront progressivement de réduire le nombre des hypothèses initialement retenues; en un mot, de circonscrire le champ d'action de l'ennemi. L'idéal qui doit être recherché, mais qui ne sera pas toujours atteint, est de pouvoir condamner toutes les hypothèses sauf une qui devient alors l'action dans laquelle l'ennemi s'engage ou va s'engager. Suivant l'expression napoléonienne: « le voile est alors déchiré ».

La synthèse présentée au commandement doit être le reflet fidèle de ce travail intellectuel. Elle comprend tout d'abord une situation de l'ennemi aussi vraie et aussi récente que possible. Le document idéal type, remplissant au mieux cette double condition, est l'ordre d'opérations ou le document-carte pris à l'ennemi, à condition naturellement qu'ils soient récents. Mais cette situation, quoi qu'on fasse, se rapportera toujours et obligatoirement à des événements passés. Son intérêt serait donc très limité si elle ne contenait pas en germe la manœuvre future de l'ennemi. C'est en quelque sorte une façade dont il convient de pénétrer le secret.

La seconde partie de la synthèse répond à ce dernier souci: partant de la situation passée, mais exacte, qui vient d'être définie, elle doit indiquer clairement, sur les manœuvres adverses, les hypothèses qui sont à rejeter parce que contredites par les faits. Elle doit retenir celles qui sont encore des possibilités et, dans le cas le plus favorable, lorsque les rensei-

gnements permettent de faire la pleine lumière, elle doit indiquer l'action dans laquelle l'ennemi s'engage ou va s'engager.

La synthèse ne peut, en effet, satisfaire entièrement le chef que dans le cas où elle réduit le nombre des hypothèses à une seule.

C'est l'idéal que le 2<sup>e</sup> Bureau doit s'efforcer d'atteindre.

Dans le cas contraire, qui sera le plus fréquent, le chef, au moment de concevoir sa manœuvre, se trouvera en présence d'un tableau bien moins précis et offrant à son examen plusieurs possibilités différentes. Il devra donc choisir.

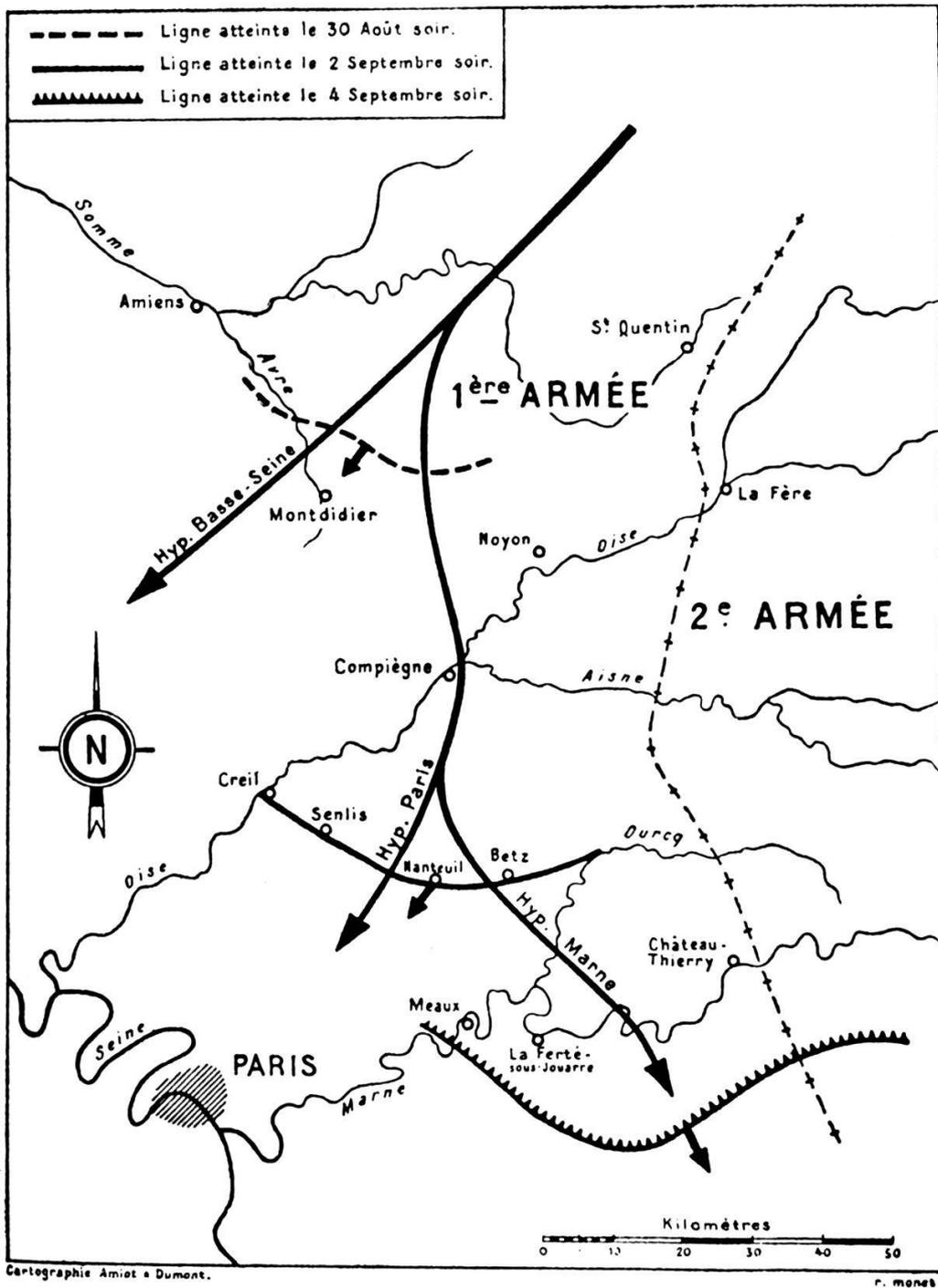
« Lorsque les renseignements recueillis n'ont pas permis de circonscrire suffisamment les possibilités ennemies, il appartient au chef d'indiquer parmi ces dernières celle à laquelle il désire adapter plus particulièrement sa manœuvre du moment. Il agit ainsi dans la plénitude de ses attributions, acceptant certains risques pour rendre son action plus vigoureuse et, si elle réussit, plus décisive. La vérification de cette possibilité sera naturellement demandée en première urgence dans le plan de renseignement. »

Cette opinion du chef sur la manœuvre adverse doit être formulée en tête de l'ordre d'opérations.

\* \* \*

Pour bien mettre en évidence le travail d'élimination progressive des hypothèses auquel se livre le 2<sup>e</sup> Bureau, prenons un exemple remarquable par sa netteté et sa simplicité. Plaçons-nous à l'échelon du 2<sup>e</sup> Bureau du G.Q.G. à la date du 25 août 1914, dans le cadre de la manœuvre enveloppante entreprise par les Allemands et raisonnons le problème. (*Voir carte ci-contre*).

Dès cette époque, le commandement français envisage le rétablissement stratégique qui, progressivement, va le conduire à la bataille de la Marne. Après avoir échappé à l'enveloppement et avoir amené le centre de gravité de ses forces à son aile gauche, il est prêt à saisir l'occasion d'une riposte sur le terrain même où l'ennemi cherche la décision.



*Manœuvre de la droite allemande  
(30 août-4 septembre 1914)*

Cette occasion dépend essentiellement de la direction qui sera prise par l'aile droite ennemie.

A cette date du 25 août, le champ d'action de la manœuvre ennemie est déjà circonscrit; le commandement sait en effet que l'armée allemande est engagée dans l'exécution d'une manœuvre enveloppante et que cette manœuvre se poursuit; « les hypothèses plausibles » à retenir se rattachent donc toutes à une même famille: la manœuvre enveloppante, affirmée d'entrée de jeu depuis l'invasion de la Belgique. Ces hypothèses vont donc s'appliquer à traduire dans l'espace les préoccupations du commandement sur l'extension plus ou moins grande que le mouvement ennemi peut prendre par rapport à notre aile gauche, c'est-à-dire par rapport à Paris.

Trois hypothèses générales, comportant évidemment des variantes, peuvent ainsi être retenues à la date du 25 août: — l'ennemi reste sur la rive ouest de l'Oise et continue sa marche en direction de la basse Seine (hypothèse basse Seine); — l'ennemi traverse l'Oise et marche en direction de Paris (hypothèse Paris); — l'ennemi laisse Paris sur sa droite et marche en direction de la Marne (hypothèse Marne).

Voyons maintenant les faits tels qu'ils ont été observés dans le temps, en n'en retenant que l'essentiel:

Du 25 au 30 août l'armée Kluck continue sa progression en restant à l'ouest de l'Oise. Le 30 elle atteint la ligne de l'Avre. C'est l'hypothèse basse Seine qui semble s'amorcer.

Dans la nuit du 31 août au 1<sup>er</sup> septembre, cette hypothèse voit son coefficient de probabilité diminuer. La 6<sup>e</sup> armée télégraphie au G.Q.G.: « Renseignements me font supposer que la 1<sup>re</sup> armée allemande, précédée d'une division de cavalerie, se prépare à franchir l'Oise avec son gros entre Noyon et Compiègne. »

Les renseignements recueillis les 1<sup>er</sup> et 2 septembre vont permettre d'éliminer définitivement l'hypothèse basse Seine en faveur de l'hypothèse Paris. En effet, une carte tombée aux mains des Anglais et communiquée au G.Q.G. indique que les objectifs de l'armée Kluck pour le 1<sup>er</sup> septembre sont sur

l'Oise. Enfin, le 2 septembre, le bulletin de la 6<sup>e</sup> armée indique que les Allemands sont passés sur la rive gauche de l'Oise :

« A peu près rien à l'ouest de l'Oise. Les colonnes de la 1<sup>re</sup> armée sont à l'est de cette rivière. Aucune ne paraît avoir dépassé à 16 heures la transversale Nanteuil-le Haudoin, Betz, Mareuil-sur-Ourcq. Tous les mouvements signalés paraissent orientés en direction du sud-ouest. » (C'est-à-dire Paris.)

Le 3 septembre, l'hypothèse Paris perd à son tour du terrain en faveur de l'hypothèse Marne : le bulletin de renseignement de la 6<sup>e</sup> armée, après avoir donné le dispositif de l'armée Kluck, et en particulier la situation exacte du II<sup>e</sup> corps, le plus à l'ouest, conclut en ces termes : « Les forces allemandes qui étaient opposées à la 6<sup>e</sup> armée paraissent avoir marché le 3 vers le sud-est, dans la direction de la Marne. » Enfin, les 4 et 5 septembre, la troisième hypothèse (Marne) est confirmée complètement par les faits. Elle disparaît donc en tant qu'hypothèse et le 2<sup>e</sup> Bureau se trouve dès lors en face de l'action réelle dans laquelle l'ennemi s'engage : celui-ci, dès 7 heures du matin le 4 septembre, aborde la Marne, de gros rassemblements sont signalés à Charly et Château-Thierry. Aucun mouvement n'est observé sur les routes Paris-Creil et Paris-Senlis. Le 5 septembre, le mouvement s'accroît au sud de la Marne.

Nous avons su plus tard qu'en prenant la décision de négliger Paris, von Kluck était allé à l'encontre d'un ordre du haut commandement allemand qui lui prescrivait de faire face à la capitale entre l'Oise et la Marne. Cette désobéissance nous donne l'occasion de parfaire notre démonstration. Supposons que le 2<sup>e</sup> Bureau du G.Q.G. ait eu connaissance à temps de l'ordre du haut commandement allemand. Voilà, semble-t-il, un 2<sup>e</sup> Bureau bien embarrassé ! Non, car aucune hésitation n'est possible : d'un côté il y a les faits inscrits sur le terrain : la marche de Kluck en direction de la Marne, et de l'autre un document, d'une importance exceptionnelle il est vrai, puisqu'il donne l'intention du haut commandement allemand

de faire face à Paris, mais sans valeur puisqu'il est controuvé par les faits. Accorder à l'intention la valeur de l'acte qu'elle contient en puissance, c'est faire sur l'avenir une anticipation qui, dans certains cas, peut être dangereuse. Néanmoins, l'intention de l'ennemi est toujours infiniment précieuse à connaître, surtout quand elle se présente sous la forme d'un ordre ou d'une carte. Il convient de la traiter à tout le moins comme une hypothèse de qualité supérieure, car elle est seule à porter en soi une grande probabilité, sinon une promesse, d'exécution. Elle permet d'orienter la recherche des renseignements dans une direction qui, d'emblée, offre les plus grandes chances d'être la bonne et, en cas de confirmation par les faits, de couper court dans le plus bref délai à toute hésitation sur la manœuvre adverse.

Ainsi donc, l'intention doit être activement recherchée et retenue comme hypothèse privilégiée. Mais il y a plus : dans certains cas, le chef responsable de sa manœuvre peut, pour rendre celle-ci plus efficace, plus vigoureuse et plus prompte, décider de retenir l'intention comme une certitude. Il agit ainsi dans la plénitude de ses attributions en acceptant certains risques. Des décisions de cet ordre, qui mettent en relief le caractère du chef, sont à l'origine des victoires qui prennent place parmi les plus marquantes de notre histoire <sup>1</sup>.

\* \* \*

Il nous reste maintenant à mettre en lumière le danger que peut présenter la fantaisie d'une imagination trop aventureuse génératrice d'une idée préconçue et dédaigneuse du contrôle.

---

<sup>1</sup> Le soir du 14 juillet 1918, sur le front de Champagne, le général Gouraud, devant l'imminence de l'offensive allemande, prend la décision de déclencher la contre-préparation offensive. Cette formidable action d'artillerie devançant d'une heure le bombardement allemand, surprend, démoralise et éprouve terriblement les divisions d'attaque ennemies au moment même où elles font mouvement pour gagner leurs emplacements de départ. L'attaque, suivant l'expression employée par le général Gouraud, est désormais « détraquée » ; le facteur « surprise » disparaît de l'offensive allemande et, bien mieux, c'est en faveur de la défense française qu'il va jouer. Ce magnifique retournement a été rendu possible grâce aux renseignements fournis par un groupe de prisonniers

Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici la pensée du maréchal Foch telle qu'elle ressort d'un exemple tiré de la guerre de 1870 et qui figure dans son ouvrage: « Les principes de la guerre ».

Le 15 août 1870, au lendemain de la bataille de Borny, le maréchal de Moltke écrit:

« Les Français ont été complètement rejetés sur Metz; il est probable qu'actuellement ils sont en pleine retraite sur Verdun. »

Voilà l'hypothèse.

Il pouvait y en avoir d'autres, et notamment celle-ci, moins raisonnable peut-être, mais vraie, que l'armée française restait sous Metz.

Sur cette hypothèse, non vérifiée, de la retraite française sur Verdun, Moltke va monter le 15 août sa manœuvre, véritable poursuite sur un large front en vue de devancer les Français sur leur ligne de retraite.

« Moltke, dit le maréchal Foch, ... procédant par raisonnement... résout l'inconnu par une hypothèse, logique d'ailleurs, mais fruit exclusif de son imagination... Discutant les différentes combinaisons que l'ennemi peut adopter, il s'est arrêté à la plus rationnelle; elle devient l'idée d'où va sortir son projet de manœuvre. Elle est de tout point vraisemblable, elle n'est pas vraie. »

La manœuvre conçue sur cette hypothèse aboutit le 16 août à la bataille de Gravelotte. Cette surprise stratégique eût dû entraîner l'anéantissement des III<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> corps prussiens par l'armée française qui, non grâce au génie d'un chef,

---

capturés le 14 juillet vers 21 heures; ils font les déclarations suivantes: l'attaque sera déclenchée dans quelques heures, l'action d'artillerie commencera à minuit et l'assaut sera lancé, à 3 heures d'après les uns, et à 6 heures d'après les autres, le 15 juillet. Ces renseignements apportaient l'ultime précision sur une menace connue et suivie depuis de longues semaines dans son développement et dans sa préparation.

Il est bien évident qu'une intention présentant un caractère aussi pressant et aussi dramatique doit être immédiatement entérinée et exploitée. Attendre une confirmation plus concrète, quand on n'a devant soi que quelques heures, c'est risquer de négliger une occasion unique de remporter un succès décisif.

mais simplement en raison des lenteurs de l'évacuation de Metz, se trouvait pour la première fois miraculeusement rassemblée entre Gravelotte et Mars-la-Tour.

Le maréchal Foch tire de ces faits cette conclusion: « En stratégie, comme en toute autre affaire... on n'a pas le droit de substituer aux données de la réalité qui doivent toujours être recherchées, les créations de l'imagination. » La plus rationnelle des hypothèses ne tient plus lorsqu'elle est démentie par les faits.

Général GAUCHÉ

---

## **Reichswehr, Wehrmacht, Bundeswehr**

### **Quelques lectures recommandées**

Pendant longtemps, les meilleurs ouvrages sur les trois armées allemandes d'après 1918 émanaient d'auteurs étrangers. En particulier, la remarquable « *Histoire de l'Armée allemande* » de Benoist-Méchin était alors considérée comme l'ouvrage classique en la matière. D'autres études étaient le fait de spécialistes anglo-saxons. Et, il y a peu de temps encore, un auteur pouvait déclarer que l'histoire de la Reichswehr, par un Allemand, restait à écrire.

Désormais cette lacune n'existe plus. De nombreux ouvrages de qualité ont été édités en Allemagne sur le sujet qui nous préoccupe et il nous a semblé utile d'en présenter quelques-uns à nos lecteurs, en limitant notre choix à des livres à la fois scientifiques et de lecture facile sous un volume assez réduit.

Nos préférences ont porté sur trois centres d'intérêt:

— l'histoire générale de la Reichswehr, de la Wehrmacht et de la Bundeswehr,